

Une pensée finie

« *L'existence a-t-elle un sens quelconque?*
– cette question aura besoin de quelques siècles pour seulement être entendue de façon complète et dans toute sa profondeur » (Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 357).

« Parce que la philosophie s'adresse à l'homme dans sa totalité et dans ce qu'il a de plus élevé, il faut que la finitude s'indique dans la philosophie d'une manière tout à fait radicale » (Heidegger, « Davoser Disputation », *Kant und das Problem der Metaphysik* [éd. 1973, p. 267-268].)

Le *sens* est désormais la chose du monde la moins partagée. Mais la question du sens est désormais notre partage, sans réserve ni évitement possibles. La question, ou bien peut-être plus et

moins qu'une question : un souci, une tâche, une chance ¹.

« Le sens » veut dire ici, bien entendu, *le sens*, pris absolument : le sens de la vie, de l'homme, du monde, de l'histoire, le sens de l'existence. C'est-à-dire : l'existence qui est ou qui fait sens, faute de quoi elle n'existerait pas. Et le sens

1. On se permet de redonner ici quelques lignes parues au printemps 1990 dans la *Lettre internationale* (n° 24), en écho aux événements européens de cette année. Elles étaient intitulées « A suivre » – et c'en est ici la suite. *Personne ne s'y trompe. Il ne s'agit plus seulement d'une crise, ni même d'une fin des « idéologies ». Il s'agit d'une débâcle générale du sens. Le « sens » doit s'entendre ici dans tous les sens : sens de l'histoire, sens de la communauté, sens des peuples ou des nations, sens de l'existence, sens de quelque transcendance ou de quelque immanence que ce soit. Et il y a plus : ce ne sont pas seulement des contenus de sens, des significations – toutes nos significations – qui se trouvent invalidés. C'est au lieu même de la formation, de la naissance ou de la donation du sens que se creuse un étrange trou noir. Tout se passe comme si dans la dissolution de cette capacité origininaire de faire ou de recevoir du sens dont les figures nombreuses composent jusqu'à nous l'histoire du Sujet moderne : sujet de la philosophie, de la politique, de l'histoire, de la praxis, de la foi, de la communication, de l'art. Tout se passe comme si un monde surgissait, ou des mondes, ou des morceaux de monde, sans qu'il y ait personne pour l'accueillir, le cueillir ou le recueillir en tant que « monde ». L'« Ouest » n'est pas capable d'accueillir l'« Est » qui craque.*

« Toute conscience est conscience de quelque chose », étant d'abord « conscience de soi » : tel était l'abrégé de notre pensée, mais voici qu'il y a des choses qui prolifèrent sans être choses d'aucune conscience, et voici des « soi » errants, déliés du rapport de conscience à eux-mêmes. « Toute action s'ordonne à l'habitation commune d'un royaume de la liberté » : tel était l'abrégé de nos maximes. Mais voici que chacun de ces mots est grevé du passif d'un désastre irréparable.

Personne ne s'y trompe : de fait, les meilleurs témoins sont ceux qui profitent lourdement de l'occasion pour ressortir des marchandises intellectuelles qui ne sont en effet que des marchandises, et dont en outre la date de péremption est largement dépassée ; « Libéralisme », « humanisme », « dialogue », « formation des hommes », « socialisme ouvert », « démocratie » sont des mots que ceux-là mêmes qui les emploient ne prononcent qu'avec prudence, en mode mineur, soucieux de ne pas perdre les quelques lambeaux pâles de sens qui y restent

qui existe, ou qui fait exister, faute de quoi il ne serait pas sens.

*
* *

La pensée n'est jamais occupée d'autre chose. S'il y a de la pensée, c'est parce qu'il y a du sens, et c'est selon le sens qui chaque fois donne et se donne à penser. Mais il y a aussi l'intelligence, ou pis, l'intellectualité : celles-ci sont capables de se livrer à leurs exercices comme si, d'abord et exclusivement, il ne s'agissait pas du sens. Cette lâcheté ou cette paresse sont toujours très répandues. Peut-être ne peuvent-elles pas éviter

accrochés. Certes, on comprend et on partage l'enthousiasme de ceux qui ont pu planter une pioche dans le mur de Berlin. De ceux qui avaient pu chasser Marcos, et à présent, Ceauçescu. De ceux qui ont pu manifester dans les rues de Pretoria. Mais tout le monde aussi, sans trop le dire, comprend et partage la discrétion qui suit ces moments. Il faut être discret, ou bien : personne ne se reconnaît plus le droit, ou la force, d'être indiscret.

Être indiscret ne pourrait signifier qu'une chose : soulever le problème du sens, ou bien, si l'on préfère une formulation plus classique et, après tout, plus tranchée, le problème des fins – ou de la fin, de la finalité en général. C'est bien sur la finalité que les belles âmes néo-libérales, néo-démocrates, néo-esthètes ou néo-éthiques sont les plus discrètes. Sans doute, elles ne parlent qu'en termes de « fins » (d'« horizons », d'« avènements »), puisque c'est le régime ordinaire et obligé de notre pensée (dont c'est aussi une forme d'abrégé). Mais ce qu'on se garde bien de dire, c'est que toutes nos finalités ont été intrinsèquement liées à ces régimes de transcendance ou d'immanence du sens dont il n'est désormais, discrètement, plus question.

On capitule ou on biaise devant ceci, que la question des fins est désormais tout entière remise en jeu, étalée sans réserves devant nous, et non pas seulement, ni d'abord, comme la question « quelles fins ? », mais comme la question de l'idée même de « fin ». Ou, de « sens ». Une bonne partie de l'intelligence contemporaine est employée, obstinément, à cette dérobade.

Ce n'est pas que la question n'ait pas été posée. L'histoire précise de trente années de pensée reste à écrire. Mais le consensus néo-libéral, néo-socialiste, s'obstine à se détourner... (à suivre).

de s'introduire dans tout effort ou dans toute inclination de pensée, dès qu'il y a discours – et il y a toujours « discours » (du sens, il n'y a pas d'extase silencieuse, bien qu'il soit en limite des mots, leur limite même). Il semble cependant qu'il y a, de la sorte, une lâcheté et une irresponsabilité intellectuelles assez propres à cette fin de siècle : faire précisément comme si ladite fin de siècle, ne serait-ce que par sa valeur symbolique (mais aussi par quelques autres circonstances, politiques, techniques, esthétiques), ne nous rappelait pas avec une certaine rudesse à la question, à la chance ou au souci du sens. Ce siècle qui finit n'aura-t-il pas été celui de plusieurs naufrages du sens, de sa dérive, de sa dérélition, de son inanition – bref, de sa *fin*?

A la fin, penserons-nous la fin? La lâcheté intellectuelle réagit mal au mot de « fin » : « fin de la philosophie », « fin de l'art », « fin de l'histoire »... Comme si elle craignait aussitôt d'être privée de quelques évidences et certitudes sans lesquelles elle se trouverait contrainte à ce qu'elle évite : l'extrémité, la radicalité de la pensée¹. Et c'est bien de cela qu'il s'agit, qu'il doit s'agir sans plus attendre : de penser sans réserve cette fin polymorphe et proliférante du sens, parce que c'est là, seulement, que nous avons quelque chance de penser la provenance du sens, et comment du sens, à nouveau, nous arrive.

*
* *

Le titre « une pensée finie » met ainsi en jeu trois choses, très simples : d'une part, il y a pour nous une pensée qui est terminée, un mode de la pensée qui a été emporté avec le naufrage du sens, c'est-à-dire avec l'achèvement et le bouclage

1. De façon symétrique, elle a fabriqué la formule de la « fin des idéologies », qui est pour elle la bonne fin, la fin du trop-de-sens. Mais pour autant, elle n'affronte pas le manque de sens.

des possibilités de signification de l'Occident (Dieu, Histoire, Homme, Sujet, Sens même...). Mais en s'accomplissant et en se retirant, cette pensée fait surgir une nouvelle configuration (la sienne, donc, la sienne se défaisant sur sa propre limite), à la manière de la marée la plus puissante, dont le retrait laisse voir modifiée la limite du rivage. Il nous vient donc, d'autre part, une pensée à hauteur de fin, si l'on peut dire, une pensée qui doit d'abord se mesurer avec ceci, que « le sens » a pu finir, et qu'il pourrait être question d'une finitude essentielle du sens – qui demanderait à son tour une essentielle finitude de la pensée. En effet, et c'est le troisième enjeu du titre, quel que doive être le contenu ou le sens de ce qu'on nomme ainsi « finitude » (et ce livre ne s'occupe de rien d'autre, bien qu'il soit très loin d'en être le traité), il est au moins certain que la pensée d'un tel « objet » doit en épouser la forme ou la condition, en étant elle-même une pensée finie : une pensée qui, sans renoncer à la vérité, à l'universalité, bref au *sens*, ne peut penser qu'en touchant identiquement à sa propre limite, et à sa singularité. Comment penser tout – tout le sens, on ne peut pas faire moins, il est indivisible – dans *une* pensée, dans la limite d'un seul infime tracé? Et comment penser que cette limite *est* celle de *tout* le sens?

On ne cherche pas à répondre directement, sinon par l'affirmation liminaire d'une nécessité : « L'élaboration de l'essence la plus intime de la finitude doit toujours elle-même, de manière principielle, être finie¹. »

1. Heidegger, *Kantbuch*, *op. cit.*, p. 229. Cf. traduction française de Waelhens/Biemel, Gallimard, 1953, p. 292. Le contexte immédiat de cette phrase ne lui rend pas justice. Heidegger semble y rester pris dans une conception en somme relativiste de la « pensée finie », qui resterait toujours seulement « une possibilité » parmi d'autres, ne pouvant prétendre à connaître la « vérité en soi » de la finitude. Cela demande au moins à être éclairci. On ne connaît pas la finitude « en soi » : mais ce n'est pas par l'effet d'un